

Jean Haudry (1934-2023)

Georges-Jean Pinault



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/6728>

DOI : 10.4000/11t31

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2024

Pagination : XXIV-XXX

ISSN : 0292-0980

Référence électronique

Georges-Jean Pinault, « Jean Haudry (1934-2023) », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 155 | 2024, mis en ligne le 13 juin 2024, consulté le 19 juillet 2024. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/6728> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/11t31>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

JEAN HAUDRY
(1934-2023)

JEAN HAUDRY est décédé le 23 mai 2023, au terme d'une longue et pénible maladie, peu avant son 89^e anniversaire, à Pont-de-Veyle (chef-lieu de canton, arrondissement de Bourg-en-Bresse, département de l'Ain), non loin du village de Garnerans, où il s'était retiré depuis plusieurs années. Il était né le 28 mai 1934 au Perreux-sur-Marne. Il fut directeur d'études cumulant dans notre section de 1976 à 1998, sur une chaire de « Grammaire comparée des langues indo-européennes », où il succédait à son maître, Armand Minard (1906-1998), qui avait été directeur d'études à partir de 1952, et qui avait lui-même fait une partie de sa carrière à l'université de Lyon. Le parcours personnel de Jean Haudry a suivi la ligne de l'élitisme républicain. Son milieu d'origine ne le destinait pas à une carrière universitaire. De son propre aveu, il a découvert la linguistique et plus précisément la grammaire comparée à l'occasion de ses études, et, comme beaucoup d'autres avant et après lui, grâce au certificat de philologie qui faisait alors partie de la licence de lettres à la Sorbonne. Entré à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm en 1956, il réussit le concours de l'agrégation de grammaire en 1959 (classé premier). Après son service militaire, il a occupé très tôt des postes universitaires, comme assistant de latin et de linguistique à Montpellier et à Paris, avant de se fixer en 1966 à la faculté des lettres de l'université de Lyon, d'abord en tant que chargé d'enseignement (alias maître-assistant), puis comme professeur de sanskrit et de grammaire comparée à partir de 1976, jusqu'à son éméritat en 1998. Dans cette université, il a fondé en 1982 un Institut d'études indo-européennes, qui éditait le périodique *Études indo-européennes*, et organisait des séminaires annuels. Sur le support de directeur d'études cumulant à la section des Sciences historiques et philologiques (SHP) de l'EPHE, Jean Haudry n'a pas eu de successeur. Le support de son poste est passé à une autre discipline, « Représentations de l'espace de l'Antiquité tardive au XVI^e siècle », chaire sur laquelle fut élu Patrick Gautier Dalché le 18 mai 1999. Les recherches de Jean Haudry se sont situées clairement dans le courant structuraliste de la linguistique indo-européenne, qui a dominé sur le plan international à partir de 1930 et jusque dans les années 1970. En France, son représentant le plus illustre était Émile Benveniste, que Jean Haudry revendiquait comme son vrai maître. Les autres maîtres qu'il a mentionnés le placent dans la continuité de l'école de Paris, telle qu'elle était largement représentée à l'EPHE : Michel Lejeune pour le grec, l'italique et le celtique, et André Martinet pour la linguistique générale, et aussi pour la linguistique historique, représentant du structuralisme « classique ». Pour le sanskrit, plus particulièrement pour le védique, sa référence était Louis Renou, qu'il a en fait peu connu, puisque ce dernier est décédé en 1966. La direction de sa thèse de doctorat sur la syntaxe védique fut reprise par Armand Minard, qui était aussi védisant, disciple d'Antoine Meillet et d'Émile Benveniste. Initialement, les travaux de Jean Haudry sont de nature purement linguistique, en sorte que l'influence de Georges Dumézil sur son œuvre ne se laisse observer que plus tard. Il se décrira tardivement comme « dumézilien » pour l'essentiel, mais en fait la théorie des trois fonctions, qu'il accepte, appartient selon lui à l'une des phases de la tradition indo-européenne, la phase médiane, celle de

la société dite lignagère. Son propre système marche aussi par « triades », mais le stade antérieur est pour lui celui de la conception des « trois cieux ». L'originalité de Jean Haudry tient à son orientation décidée pour les recherches de syntaxe indo-européenne. Sa thèse de doctorat, sur *L'emploi des cas en védique* fut soutenue en 1975 à l'université de la Sorbonne Nouvelle (Paris III), qui avait succédé à la faculté des lettres de l'université de Paris, et publiée à Lyon en 1977. Ce travail reste son œuvre majeure en linguistique.

Jean Haudry fut un auteur prolifique et infatigable : sa bibliographie compte 11 monographies et quelque 140 articles, ces derniers publiés dans des périodiques et dans des recueils de mélanges ou actes de colloques. Outre les périodiques académiques comme le *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, le *Journal Asiatique*, la *Revue des études latines*, le *Bulletin d'études indiennes*, le *Journal of Indo-European Studies*, on remarque l'importance croissante des cahiers *Études indo-européennes* (sans comité de lecture, et dont Jean Haudry était pour plusieurs livraisons, l'unique auteur), et de périodiques étrangers à la linguistique, tels que *Nouvelle École*, *Éléments* et *Krisis*, dirigés par l'essayiste Alain de Benoist (né en 1943), un ami constant de Jean Haudry. La liste des monographies commence par *L'emploi des cas en védique. Introduction à l'étude des cas en indo-européen* (1977), et se continue par *L'indo-européen* (1979, « Que sais-je? », n° 1798, 3^e édition en 1994, traduit en russe et en japonais, réédité en fac-similé avec bibliographie mise à jour en 2017), *Les Indo-Européens* (1981, « Que sais-je? »; n° 1965, 3^e édition en 1992, traduit en 8 langues, puis sorti du catalogue des PUF, et réédité avec bibliographie mise à jour en 2010 et 2011), enfin *Préhistoire de la flexion nominale indo-européenne* (1982). Cette courte brochure (78 pages), parue à Lyon sous l'égide de l'Institut d'études indo-européennes, est son dernier ouvrage de linguistique proprement dite. Les ouvrages qui ont suivi relèvent de la reconstruction de la religion, de la mythologie, de la culture et du passé indo-européen : *La religion cosmique des Indo-Européens* (1987), *Juno Moneta. Aux sources de la monnaie* (2002), *La triade pensée, parole, action dans la tradition indo-européenne* (2009), *Le Feu de Naciketas* (2010), *Le Feu dans la tradition indo-européenne* (2016). Enfin, deux ouvrages parus chez un éditeur régional (Yoran Embanner) spécialisé dans la culture celtique : *Sur les pas des Indo-Européens. Religion, mythologie, linguistique* (2022), *Lexique de la tradition indo-européenne* (2023, quelques semaines avant son décès). La plupart de ces livres sont très amples, comprenant plusieurs centaines de pages. On y retrouve le souci de clarté de l'auteur, et ses qualités d'exposition, appuyées sur une vaste documentation. Les deux derniers ont rétrospectivement une portée testamentaire. L'ouvrage *Sur les pas des Indo-Européens* (469 pages) s'ouvre par un intéressant entretien (25 pages) dans lequel Jean Haudry revient sur son parcours et ses thèmes de prédilection. Il comporte 15 chapitres tirés pour la plupart de publications antérieures et la « bibliographie scientifique de Jean Haudry ». À partir de 1985 et 1986, le mot-clé de ses travaux est celui de « tradition ». Selon Jean Haudry, celle-ci doit être reconstruite, – ou plutôt, devrait-on dire, « révélée » –, à partir d'une multiplicité de sources, qui ne se limitent pas au lexique et aux formules de la phraséologie (étudiées depuis le milieu du XIX^e siècle), mais inclut les images, les symboles, les mythes, les contes, les rites, etc. L'auteur ne nie pas que la tradition ait pu évoluer, et comporter des ruptures, mais il ne s'interroge pas sur le point de savoir qui transmettait des « valeurs » ou des « idéaux », et à destination de qui? La même objection peut être adressée à la reconstruction des trois fonctions selon Dumézil, même

si les duméziliens zélés, du moins en France, préfèrent éluder le problème. Jean Haudry admet qu'il est possible de restituer des schèmes notionnels, voire des notions isolées, même en l'absence de concordances formelles, fondées sur les lexèmes et les syntagmes attestés dans plusieurs langues. Il est à craindre que la cohérence de cet ensemble de notions, appelé « tradition », soit due très largement au point de vue singulier de leur interprète, et ne s'appuie pas sur des éléments vérifiables. De fait, dans tous ses ouvrages écrits dans cette veine, de façon cumulative, et en reprenant inlassablement les mêmes données, Jean Haudry retrouve constamment le même schéma diachronique, présupposant une périodisation de ladite tradition en trois strates, qui peuvent coexister dans les textes, et dont la plus ancienne remonterait à un habitat subarctique et serait antérieure au néolithique proche-oriental, tandis que la plus récente se prolongerait jusqu'au Moyen Âge occidental, après la strate intermédiaire, celle dominée par le lignage et des compagnonnages guerriers. On doit reconnaître que Jean Haudry est constamment à la recherche du « sens », qui serait caché dans les mots et les textes, et qu'il était persuadé d'avoir trouvé une clef capable d'ouvrir toutes les portes, depuis la langue indo-européenne jusqu'au cadre mental de ses locuteurs. L'ambition n'est pas contestable, non plus que l'ingéniosité de l'auteur. Avant sa mort, dans son dernier livre, Jean Haudry annonçait une présentation d'ensemble intitulée *La tradition indo-européenne*. Un très grand nombre, sinon la totalité, de ses composantes est rassemblée dans le *Lexique de la tradition indo-européenne*, qui se présente comme un dictionnaire (471 pages), dans lequel les 92 lemmes analysent dans l'ordre alphabétique des notions de tous ordres (sociologiques, psychiques, religieuses, mythologiques, naturelles, légendaires) dont les témoignages sont déclinés selon les trois phrases de la périodisation de la tradition. L'ensemble va d'un article « Achille » à un article « Vérité ». L'exposé est assez répétitif et obsessionnel. Cette réunion courageuse de fiches et d'interprétations risquées a quelque chose de pathétique, trahissant la volonté de dresser un monument durable en regard des lexiques courants du domaine, qui trônent sur les rayonnages de bibliothèques : *Reallexikon der indogermanischen Altertumskunde*, par Otto Schrader et Alfons Nehring (1917-1929) et *Encyclopedia of Indo-European Culture* (1997), sous la direction de James P. Mallory, archéologue, et Douglas Q. Adams, linguiste. Ces ouvrages savants et riches de faits ne suffisent pas à contenter les amateurs fascinés par le passé dit indo-européen.

L'œuvre publiée de Jean Haudry commença par un feu d'artifice d'articles publiés dans le *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, de 1968 à 1975, qui ont beaucoup impressionné et attiré l'attention. Ils avaient l'intérêt de traiter des questions de syntaxe des langues indo-européennes dans une perspective de reconstruction historique et comparative, en s'appuyant sur la notion de grammaticalisation, qui n'était pas alors beaucoup mise en pratique. Il apparaissait que la philologie indo-européenne pouvait rencontrer la linguistique générale, et intéresser tous les linguistes. On retrouvait la capacité d'analyser les problèmes et d'exposer clairement des solutions originales dans les conférences et les cours de Jean Haudry. Je peux témoigner personnellement du fait qu'il était alors un maître très fréquentable, qui apportait du nouveau, qui écrivait des choses intelligibles et intelligentes. Ces qualités sont évidentes dans le « Que sais-je ? » sur *L'indo-européen*, qui était tiré de son enseignement à Lyon : à l'époque de sa publication (1979) un ouvrage très bien conçu, et qui n'avait pas d'équivalent, parce qu'il mettait les faits en perspective d'une façon très pédagogique, dans le cadre limité en

nombre de pages de la collection. Il a rendu de grands services aux débutants en linguistique indo-européenne, et même aux chercheurs plus avancés. Le livre tiré de sa thèse de doctorat ès lettres est paru en 1977 dans une collection lyonnaise (« Les hommes et les lettres »), sous une forme technique assez défectueuse. En dehors de la lecture rendue difficile par le format et la typographie, les pages se détachaient très vite de la reliure. De façon injuste, cela n'a pas contribué à la diffusion de l'ouvrage. Il a fait l'objet de peu de comptes rendus à l'étranger, et n'a pas obtenu la réception qu'il méritait, même s'il a inspiré, avec plusieurs années de décalage, des savants étrangers spécialistes de syntaxe védique, qui l'ont cité. Sans pratiquer l'hyperbole, ce livre, long de 506 pages très denses, est une somme, qui allie à l'étude approfondie des données du védique ancien, celles de l'iranien ancien, et pratiquement de toutes les langues indo-européennes. Outre la reconstruction comparative, il met en œuvre la reconstruction interne, et présente des types d'évolution syntaxico-sémantique, ce qui permet à l'auteur de proposer la solution de nombreux problèmes. Il présente en particulier une reconstruction des arguments de la phrase simple et une nouvelle théorie de l'objet, synthétisée par la « théorie des deux modèles », à laquelle son nom reste attaché.

Jean Haudry n'a pas bénéficié de la notoriété internationale qu'il aurait été en droit d'attendre en tant que linguiste. Cela tient en partie au fait qu'il a fort peu publié dans des périodiques étrangers, notamment ceux qui étaient représentatifs du comparatisme indo-européen dans le monde germanophone ou anglophone. Il a très peu fréquenté les colloques internationaux de la discipline. La quasi-totalité de son œuvre est en français, ce qui ne devrait pas être un défaut, mais peut favoriser, si l'on n'y prend garde, une certaine marginalité. Il me semble qu'il ne s'est pas soucié particulièrement de la confrontation avec les linguistes majeurs du domaine dans la même période, et il n'a pas cherché à les convaincre. En revanche, il s'est préoccupé de faire connaître ses théories linguistiques dans les périodiques en français, notamment ceux qui contribuent à la formation du public universitaire, comme *L'Information grammaticale* ou le *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*. Jean Haudry a obtenu une notoriété en France au-delà des linguistes à la suite de la publication de son « Que-sais-je ? » sur *Les Indo-Européens* en 1981. Dans un domaine où il n'existait pas d'ouvrage en français, ce livre donnait un nombre élevé d'informations fiables tirées des travaux de Benveniste, de Dumézil et des ouvrages sérieux de paléontologie linguistique (visant à reconstituer une culture à partir du lexique). Il aurait donc pu constituer un manuel de référence, mais il est biaisé par la tendance permanente de son auteur à promouvoir le « génie propre » et les idéaux supposés des dits « Indo-Européens ». Son chapitre VII contient des affirmations non fondées sur leur habitat originel circumpolaire et sur leur type ethnique, qui s'appuient en grande partie sur des auteurs de la mouvance allemande *völkisch*, voire racialisiste, du début du xx^e siècle, cités sans aucune distance critique, alors qu'il s'agit d'impostures scientifiques. Comme l'a écrit un collègue retraité de notre section, Pierre Flobert, dans son compte rendu pour la *Revue de philologie* en 1983 : « Ces conclusions semblent bien fragiles, prématurées à coup sûr, et risquent de rappeler des aberrations tristement célèbres ». Il est vain de se demander si cette « sortie » de Jean Haudry comportait une part de provocation, selon une attitude dite politiquement incorrecte, qui s'est depuis largement banalisée à tout propos, ou si l'auteur n'espérait pas conquérir de cette façon un public friand des origines de l'Europe, potentiellement plus large que celui des étudiants en linguistique.

Dans une certaine mesure, à partir de cette date, l'auteur a développé une version alternativement sombre, voire sinistre, ou plus complexe, du « kitsch indo-européen », dont la face aimable, et parfaitement intégrée à la culture (ou sous-culture) courante et molle, est représentée par les avatars du *Seigneur des Anneaux*, de ladite *heroic fantasy*, émaillée des combats contre les dragons et autres monstres, des guerres fratricides qui opposent les rejetons dévoyés de grandes familles depuis l'Irlande jusqu'aux Balkans et aux Carpathes. Il existe indéniablement un public pour ce genre de production narrative, imagée et médiatique, qui peut à l'occasion apparaître comme plus ou moins savante, ou cautionnée par des érudits, et autres organisateurs d'excursions culturelles « sur le terrain ». On ne fera pas l'injure à Jean Haudry de supposer qu'il ne croyait pas à ce qu'il écrivait et disait. Ce n'est pas le lieu de traiter des engagements politiques de Jean Haudry, qui ont été parfaitement publics, et qui ont déjà donné lieu à de nombreux commentaires. La mouvance radicale à laquelle il se rattachait a déjà été étudiée par des spécialistes des courants politiques et idéologiques, dont Jean-Yves Camus et Pierre-André Taguieff. Incontestablement, Jean Haudry appartenait au milieu des essayistes et idéologues qui se rattachent au courant dit, dans les années 1970 et 1980, de la « Nouvelle Droite », et dont un des avatars actuels est le courant dit « identitaire » de la droite, représenté par l'association « Terre et Peuple », fondée en 1994, à laquelle il appartenait. On ne peut dissimuler que les nombreuses conférences et causeries de Jean Haudry sur la tradition indo-européenne dans les cercles se rattachant de près ou de loin à cette mouvance leur apportaient une caution académique accueillie avec faveur. Quoi qu'il en soit, il est indéniable que cet ouvrage de Jean Haudry sur *Les Indo-Européens* a marqué un infléchissement dans son œuvre. Dans la suite, il n'a cessé de défendre ou de reformuler, avec des arguments additionnels et sophistiqués, sa thèse « nordiciste » et néo-paganiste, qui peut sembler moins choquante quand elle est diluée subtilement et avec un luxe de détails sur des centaines de pages, alors que son énoncé en quelques paragraphes, comme dans un « Que sais-je ? », heurte tout lecteur tant soit peu informé.

Je ne m'attarderai pas ici sur les activités de Jean Haudry à Lyon dans le cadre de l'université devenue entre-temps l'université Jean-Moulin Lyon III, qui était pour ainsi dire son fief. Je me concentrerai sur son travail dans notre section. L'œuvre abondante de Jean Haudry a été préparée et présentée dans son enseignement à l'EPHE, que l'on peut apprécier par la lecture des vingt-deux rapports qu'il a publiés dans notre annuaire, de façon régulière. Sous l'intitulé de « Grammaire comparée des langues indo-européennes », les conférences de Jean Haudry coexistaient avec elles de Michel Lejeune et de Françoise Bader. Chacun de ces savants suivait sa démarche propre. Comme je l'ai fait moi-même, un étudiant pouvait tirer profit de ces trois enseignements. D'emblée, Jean Haudry divisait ses conférences selon deux axes : explications d'hymnes védiques et questions de grammaire comparée. Les hymnes étaient choisis pour leur thématique, ou tirés commodément du manuel (non remplacé) d'Arthur A. Macdonell (1916). De 1976 à 1979, Jean Haudry a traité, dans le prolongement de sa thèse de doctorat, de syntaxe comparée des langues indo-européennes, précisément des infinitifs. Il a montré que l'infinitif n'était pas une catégorie morphosyntaxique permanente du proto-indo-européen, mais une étape dans une évolution cyclique. De 1979 à 1983, Jean Haudry est revenu sur les questions de flexion et de dérivation, selon sa théorie de la formation de nouveaux thèmes nominaux par hypostase de formes casuelles, couplée avec l'origine agglutinative

de plusieurs désinences à partir de postpositions. En 1982-1983 et 1983-1984, il a discuté des questions de phonologie (occlusives, laryngales) et de morphosyntaxe. Mais, dans les deux années suivantes, les conférences proprement linguistiques furent remplacées par des exposés sur « *L'Iliade* et la religion cosmique » (1984-1985) et « Examen de *Beowulf* du point de vue de la tradition indo-européenne » (1985-1986). Le tournant vers la « tradition » était pris. Parallèlement, la lecture des hymnes védiques s'orientait de plus en plus vers le commentaire mythologique et idéologique, et la discussion de figures favorites de Jean Haudry, à savoir l'Aurore, le Soleil et les jumeaux divins, « Fils du Ciel », alias Dioscures dans la mythologie grecque. Durant quatre années, de 1986 à 1990, Jean Haudry a innové en proposant une « Introduction générale en hittite », associée ensuite à l'explication de textes hittites, dans des conférences communes avec Jean-Marie Durand, alors directeur d'études dans notre section, spécialiste incontesté de la Mésopotamie, du monde de l'écrit cunéiforme, et disciple d'Emmanuel Laroche. Malheureusement, cette tentative heureuse de relancer l'étude des langues anatoliennes à l'EPHE a fini par avorter, et n'a pas suscité de vocation susceptible de préparer l'avenir. De 1990 à 1994, Jean Haudry a consacré sa première conférence au germanique ancien, dans une perspective qui associait de façon inextricable des analyses de grammaire comparée, des étymologies, et des reflets de la tradition indo-européenne, voir par exemple la reconstruction de la base mythique de la légende des Nibelungen en 1992-1993. De plus en plus, les deux parties des conférences tendaient à déborder l'une sur l'autre, du fait que Jean Haudry revenait régulièrement sur la question des jumeaux divins et des entités cosmiques, aussi dans son choix d'hymnes védiques. Force est de constater que ces lectures s'adressaient à un public qui ne connaissait pas le sanskrit, et qui ne pouvait pas se former au védique de cette façon. De 1994 à 1998, la première conférence avait pour thème « Recherches sur le vocabulaire psychologique et métaphysique de l'indo-européen », dont les résultats se sont retrouvés dans les livres de Jean Haudry et dans ses articles. En 1996-1997 les notions relevant de ces domaines étaient situées dans les trois périodes de la tradition indo-européenne. La dernière année fut consacrée à un bilan et à une réflexion d'ensemble sur le sens de l'évolution linguistique. En parallèle, les conférences, de védique comme d'indo-européen, étaient émaillées de discussions étymologiques, et de retour sur les thèmes favoris de Jean Haudry en matière de morphosyntaxe, ce qu'il appelait la « syntaxe des désinences », censée refléter leur caractère primitif de postpositions. On ne peut nier que Jean Haudry a fait preuve de constance et de cohérence dans ses choix de contenus. Il se référait à l'occasion à des publications récentes d'autres savants, mais fort peu en linguistique. La lecture de ses travaux, jusqu'aux derniers, prouve qu'il ne cessait de s'informer, en mythologie, anthropologie, histoire, etc.

À la fin de l'entretien qui est publié en tête du volume *Sur les pas des Indo-Européens* (2022, p. 39), Jean Haudry insiste sur les apories de la prétendue archéologie ou préhistoire indo-européenne. Il dit ceci : « La collaboration interdisciplinaire est éminemment souhaitable, mais ne consiste pas, pour chaque chercheur, à changer lui-même de spécialité ». Et plus loin : « Le conseil que je donnerai aux jeunes chercheurs attirés par les études indo-européennes, c'est tout naturellement de se consacrer le plus tôt possible à l'apprentissage des langues indo-européennes anciennes et modernes. À partir d'un certain âge, on se donne beaucoup de mal pour des résultats médiocres ». Il avoue son regret de n'avoir pas persévéré dans l'étude de certaines langues. Enfin, il dit : « La connaissance

approfondie d'un certain nombre de langues est indispensable, faute de quoi l'on travaille de seconde main : on reproduit alors les opinions de quelqu'un d'autre, mais l'on n'est pas capable de revenir à la source pour trouver du nouveau. Certains parviennent certes à produire un estimable travail de seconde main, mais le véritable travail scientifique suppose toujours de partir des textes eux-mêmes ». Sur ces points, nous ne pouvons, – et à titre personnel, je ne peux – que l'approuver.

Georges-Jean PINAULT